Zeitschrift: Bulletins des séances de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles

Herausgeber: Société Vaudoise des Sciences Naturelles

Band: 6 (1858-1861)

Heft: 44

Artikel: Note sur la destruction des chenilles qui dévastent les arbres fruitiers des environs de Lausanne

Autor: La Harpe, J. de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-252616

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NOTE SUR LA DESTRUCTION DES CHENILLES QUI DÉVASTENT LES ARBRES FRUITIERS DES ENVIRONS DE LAUSANNE.

Par Mr J. Delaharpe, Dr.

(Séance du 1er décembre 1858.)

Depuis quelques années les arbres fruitiers et particulièrement les pommiers des environs de Lausanne, sont dévastés par la chenille d'une phalène bien connue, la *Larentia brumaria*. Au mois de juin et de juillet ces arbres, dans certaines localités, sont tellement dépouillés de feuilles et de bourgeons, que les cultivateurs les disent *brûlés*. Ils en accusent, comme c'est l'ordinaire, *une maladie*. Depuis que les pommes de terre et la vigne ont été visitées par certains champignons, le public voit des maladies partout où la végétation est en souffrance et cette explication le satisfait pleinement. Que les feuilles de la vigne se crispent en rougissant, au mois de juin, sous l'influence du parasite problématique, appelé *Erineum vitis,* les journaux de l'endroit ne manquent guères d'annoncer l'invasion de *la maladie*. Que les cerisiers perdent à la même époque leurs feuilles à la suite de quelque changement brusque de température ou d'un coup de vent du S.-E., c'est encore la maladie : qu'une forêt de melèze se dépouille de ses feuilles sous la dent meurtrière d'une larve; c'est toujours la maladie. On pourrait sans grand inconvénient accepter la commode explication, si l'erreur n'avait aucune conséquence pratique. Que l'on explique certains accidents naturels par une maladie spéciale ou que l'on y découvre telle autre influence occulte et mystérieuse du brouillard ou de la rosée, peu importe. Comme il n'est pas possible de mettre jamais le public en état d'interpréter exactement les mille et un phénomènes qui passent sous ses yeux et qu'il préfère cent fois une explication quelconque à l'aveu de son ignorance, à quoi bon discuter avec lui la valeur d'explications dont il ne peut pas plus apprécier la justesse que la fausseté. Il n'en est plus de même sitôt que les erreurs conduisent à l'emploi de moyens absurdes pour combattre le mal, ou, ce qui pis est, entraînent l'homme à rester spectateur inactif d'accidents qu'il pourrait prévoir et combattre avec succès, s'il était mieux renseigné sur leur provenance.

Les ravages causés par la chenille de la phalène brumeuse sont précisément dans ce dernier cas. La plupart des agriculteurs, satisfaits d'y avoir découvert une maladie, passent outre en soupirant médiocrement sur l'absence de fruits dans l'année. D'autres, plus attentifs, examinent les rameaux dépouillés et y découvrent les chenilles dévastatrices. Mais d'où vient cette vermine et comment la détruire? L'un d'eux se mit un jour à asperger son verger au moyen d'une pompe à feu, avec un liquide corrosif : vains efforts; les chenilles, retirées sous leur treillis soyeux, méprisaient l'aspersion meur-

trière et continuaient leurs ravages l'année suivante. Un autre racla ses arbres jusqu'à l'aubier, l'automne suivant, dans la pensée que l'insecte se réfugiait sous les écailles de l'écorce durant l'hiver; nouvelle déception; on détruisit force araignées, cloportes, forficules plus utiles que nuisibles par la guerre qu'ils font aux autres insectes, et la phalène continua ses dévastations.

Des renseignements plus exacts sur les mœurs de l'animal que l'on voulait détruire eussent évité ces mécomptes et démontré que sa destruction est chose très-facile, très-sûre et très-connue. Quelques mots sur ce sujet ne seront point déplacés quoiqu'ils se trouvent déjà consignés dans maint recueil scientifique.

La phalène brumeuse apparaît sous la forme d'insecte parfait, dans la dernière quinzaine de novembre et la première de décembre. On la voit surtout en abondance le soir, à la nuit, lorsque l'atmosphère est doux, humide et brumeux. Le mâle vole de part et d'autre en ce moment cherchant sa femelle. Celle-ci, privée d'ailes et semblable à une mouche, sort du gazon et grimpe avec agilité le long du tronc et des branches des arbres fruitiers où le mâle ne tarde pas à la rencontrer. Après la fécondation la femelle va déposer ses œufs, un à un, sur l'extrémité des rameaux, dans le voisinage des bourgeons; ils y restent jusqu'au mois de mai suivant où la chaleur les fait éclore. Aussitôt les petites chenilles se mettent à l'œuvre et dévorent tout autour d'elles, bourgeons, feuilles, fleurs et jeunes fruits. On les trouve toujours réfugiées sous un paquet de feuilles ou de fleurs rongées, plus ou moins desséchées et retenues ensemble par la soie que file l'animal. Leur couleur est le vert pâle, grisâtre et même brunâtre. Une bande brunâtre plus ou moins saillante occupe le dos; les flancs portent trois rayes blanchâtres ou jaunâtres; le ventre est vert-uni et les anneaux séparés par un trait jaunâtre. Ces chenilles ont cinq paires de pattes dont trois antérieures rapprochées de la tête, et deux postérieures situées près de l'anus.

A la fin de juin et au commencement de juillet elles ont atteint tout leur développement et se laissent choir en terre où elles se transforment en chrysalide sous le gazon et y demeurent ensevelies jusqu'en novembre.

On compterait en vain sur les gels précoces pour la destruction des insectes prêts à éclore; l'animal sous toutes ses formes résiste parfaitement à un froid de plusieurs degrés. J'ai vu plus d'une fois le papillon plein de vie courir sur la neige fortement gelée. En novembre 1858 un froid intense congela le sol à quelques pouces de profondeur au moment où l'insecte devait éclore; néanmoins, peu de jours après, lorsque le dégel survint, les papillons fourmillaient dans nos vergers.

Le moment favorable pour leur faire la chasse est celui de l'éclosion. La femelle dépourvue d'ailes ne peut s'élever sur les arbres qu'à l'aide de ses pattes; il suffit dès lors de s'opposer à son ascension, en lui fermant le passage.

Dans quelques contrées de l'Allemagne on se borne à placer au-

tour du tronc des arbres fruitiers une ceinture de coton cardé. La femelle arrivée sur le coton embarrasse ses jambes dans les filaments et ne peut passer outre. Le matin on la trouve arrêtée sur la ceinture où il est aisé de la tuer. Mais s'il survient de la pluie le coton lavé et affaissé par elle, n'est plus capable d'arrêter l'animal.

Pour rendre l'obstacle plus infranchissable on a proposé d'enduire la ceinture de coton (d'étoupe, de chanvre, de paille, etc.) avec un corps gluant, tel qu'un mélange semi liquide de poix de char, de goudron ou de thérebentine commune, mêlée de résine fondue. La composition de la matière glutineuse peut varier, l'important est qu'elle ne coule pas trop aisément et reste fixée sur la ceinture. La glu serait excellente, mais elle est chère et très-rarement de bonne qualité.

Ces compositions visqueuses ont malheureusement l'inconvénient de perdre une bonne partie de leur efficacité par la pluie, et comme il importe qu'elles la conservent pendant deux à trois semaines il faut, lorsqu'il a plu, visiter les arbres avec soin et les enduire, s'il y a lieu, de goudron frais. On peut aussi rendre la composition moins altérable par l'eau, en y ajoutant une petite quantité de suif, pendant sa préparation.

Le procédé suivant me paraît mériter la préférence, sous tous les rapports. On se procure une quantité suffisante de cordons de paille semblables à ceux que l'on employe pour tresser les nattes ordinaires. Avec ces cordons on décrit autour du tronc des pommiers et des cerisiers (les poiriers sont rarement attaqués, les pruniers moins encore) à la hauteur la plus commode, un premier cercle bien horizontal. Pardessus cette première ceinture on en place une seconde de telle façon qu'en débordant le niveau supérieur de la première, elle laisse entre elle et le tronc une sorte de canal circulaire, profond de quelques lignes. Ce canal sera rempli de goudron résineux. On évite que la composition gluante s'écoule en bouchant les espaces vides entre l'écorce et le cordon avec de la mousse ou de la terre et en tendant la ceinture autant que possible. Un collet serré de ficelle sert à arrêter les deux extrémités coupées du cordon de paille et une forte pointe de Paris, plantée dans l'écorce, à tenir l'appareil solidement en place.

Le résultat de cette chasse est d'autant plus assuré que l'ennemi une fois détruit ne reparaîtra que difficilement et longtemps après. La femelle du papillon, privée d'ailes, ne peut se transporter à quelque distance du point qui l'a vu naître; anéantie sur un point, elle n'y reparaîtra que lorsque d'autres femelles, arrivant de proche en proche, par les haies ou d'un arbre à l'autre, auront réintroduit l'espèce dans le verger.